

COMPTES RENDUS

Serge ROBERT, *Les révolutions du savoir*. Longueuil, Le Préambule, 1979, 307 p.

par Andrew Lugg et Donald McDonell

Récemment encore, on croyait que le savoir s'accroît de façon cumulative par l'addition de nouvelles informations à celles déjà acquises, et que la plupart des changements s'expliquent par un intérêt pour l'intelligibilité théorique et pour le pouvoir technique. De ce point de vue, le savoir s'obtient grâce à des méthodes objectives, ce qui isole la recherche épistémologique de l'influence des processus sociaux, autant que faire se peut. Toutefois, depuis environ dix ans, nous commençons à apprécier de façon plus claire jusqu'où s'exercent les effets des changements révolutionnaires qui se produisent dans l'ordre de la pensée. C'est ainsi que la thèse simpliste de l'autonomie du savoir cède maintenant la place à un point de vue beaucoup plus riche, qui met l'accent sur l'action réciproque entre les cadres de la recherche du savoir et les autres institutions sociales. Le résultat de ce nouveau changement de perspective nous permet une meilleure compréhension de divers aspects de l'entreprise épistémique, bien que nous ayons maintenant une conception moins adéquate de son contour global.

Dans une large mesure, le livre de Serge Robert, *Les révolutions du savoir*, tente précisément de combler cette lacune. L'essentiel de ce livre dont l'horizon est vaste, consiste à présenter des réponses vigoureuses aux questions sur les moteurs des changements qui se produisent au sein de l'édifice épistémique, ainsi que sur la spécificité de ces mutations. À l'instar de plusieurs autres philosophes, Robert a noté l'intérêt de la thèse foucauldienne selon laquelle la linguistique, l'histoire naturelle et l'économie politique évoluent de façon discontinue, mais il décèle des lacunes dans l'analyse. Plus précisément, Robert estime nécessaire qu'une lecture diachronique vienne compléter l'analyse synchronique foucauldienne. Il faudrait, pense-t-il, rendre compte du passage d'une structure épistémique à une autre, tout en élucidant les forces qui produisent de telles transformations.

En un mot, Robert veut établir que la perspective de Foucault gagne à être consolidée par les apports de Piaget, de Freud et de Marx. En effet, nous devrions concevoir l'acquisition des connaissances de la même façon que Piaget conçoit ces processus chez l'enfant, c'est-à-dire en allant du concret

à l'abstrait. Nous devrions de même aborder la question de la force qui produit l'acquisition des connaissances par le biais de la notion freudienne du désir et de la conception marxienne matérialiste de l'histoire. En effet, selon Robert, c'est le désir freudien qui incite les individus à entreprendre la recherche du savoir, tandis que les modes de production prédominants en déterminent, ou du moins en conditionnent, le contenu réel. L'auteur nous propose en effet cette synthèse ambitieuse afin de réaliser le programme de Bachelard : doter la science de la philosophie qu'elle mérite.

Il est évident que le recours de la part de Robert aux idées de Piaget, de Freud et de Marx mérite notre attention à plusieurs titres. Plus précisément, l'explication piagétienne du développement cognitif chez l'enfant implique aussi bien la continuité que de la discontinuité, et certains stades décrits par Piaget semblent, en effet, analogues à certaines étapes de la pensée européenne décrites par Foucault. De plus, on peut concevoir que l'acquisition des connaissances satisferait à quelque désir profond chez l'être humain, et il est au moins recevable que les idées trouvent leur origine dans des conditions matérielles, en dernière instance. Il faut, toutefois, montrer de la prudence ici. L'épistémologie génétique de Piaget a en effet reçu diverses critiques : les psychologues qui étudient le développement chez l'enfant mettent en doute la validité des données psychologiques sur lesquelles Piaget a fondé sa doctrine épistémologique. Quant à la grille freudienne, elle semble aujourd'hui moins prometteuse qu'il y a dix ans, et cela vaut particulièrement pour ses aspects les plus théoriques. Et en ce qui a trait à la théorie de Marx, il n'est pas du tout évident que le savoir scientifique (en tant qu'autre de l'idéologie) soit à penser comme élément de la superstructure ; il pourrait appartenir à l'infrastructure économique.- (Cf. G.A. Cohen, *Karl Marx's Theory of History*, Princeton University Press, 1978, pp. 45 à 47.)

Le sort de la thèse fondamentale de Foucault dans l'ouvrage de Robert soulève cependant une question plus intéressante. Quoique Robert affirme vouloir élargir la pensée foucauldienne, la force de son argumentation l'affaiblit effectivement. À notre avis, la clef de la pensée de Foucault, c'est que l'histoire des idées montre de profondes discontinuités : l'analyse de l'histoire doit toujours ménager une place pour la nouveauté véritable. Dans la mesure exacte où Robert réussit à élaborer une analyse diachronique fondée sur la pensée de Piaget, il dissout justement le type de discontinuité qui constitue l'originalité de la thèse foucauldienne. Tout comme dans l'approche classique, chez Robert, la nouveauté est traitée comme plus apparente que réelle. La différence entre Robert et Foucault ici se comprend de la façon suivante : l'adhésion de la part de Robert à ce que Gilles Deleuze appelle le principe de la multiplicité n'est tout au plus que mitigée, tandis que l'œuvre de Foucault s'avère un long péan en son honneur.

De la même façon, on pourrait aussi remettre en cause la tentative de Robert pour construire un modèle général des structures synchroniques à partir de la distinction foucauldienne entre l'attribution, l'articulation, la désignation et la déviation. Pour Robert en effet, ces catégories peuvent s'ap-

plier non seulement aux domaines de la linguistique, de l'histoire naturelle et de l'économie politique mais doivent s'étendre au-delà : à tous les champs du savoir. Selon Robert, il fallait nécessairement que Foucault eût à l'esprit quelque modèle général pour être en mesure d'appliquer ses distinctions à ces trois domaines particuliers de la recherche. Mais une telle argumentation semble prendre une mesure inexacte de la stratégie de Foucault. Car Foucault ne prétend point qu'il y ait un seul groupe de catégories applicable à toutes les structures cognitives. Il ne soutient pas que certaines structures doivent être conçues à partir de son schéma, mais seulement que ces structures peuvent l'être. En fait, vu l'adoption par Foucault du principe de la multiplicité, il est difficile de concevoir comment il pourrait nier le fait que des structures cognitives différentes exigent des analyses différentes. Foucault est beaucoup moins structuraliste qu'on ne le pense parfois.

Pour nous, l'une des thèses les plus importantes chez Foucault, c'est que l'étude des écrits et des discours produits par les individus, au cours de leurs activités quotidiennes, s'avère plus importante pour l'explication de leur pensée d'une quelconque étude des justifications qu'ils apportent au sujet de leurs propres convictions. Foucault est matérialiste en ce sens qu'il s'intéresse plutôt à la pratique qu'à la théorie, aux opinions des participants plutôt qu'à celles des observateurs, aux artefacts matériels plutôt qu'aux objets idéologiques (éphémères). En ce qui concerne la connaissance scientifique, cette exigence se traduit par la priorité accordée à l'étude de la science elle-même d'abord, avant l'examen de ce qu'en ont dit les philosophes. Ainsi, pour doter la science de la philosophie qu'elle mérite, tout en adoptant l'esprit de la philosophie de Foucault, mieux vaudrait commencer par l'examen direct de la recherche scientifique plutôt que par une tentative de synthèse à partir des doctrines philosophiques dominantes. De cette manière, nous pouvons au moins éviter l'accusation qui veut que notre analyse porte sur l'idéologie de la science plutôt que sur sa pratique.

Dire que des analyses de la pratique scientifique pourraient un jour nous fournir une représentation plus riche (et peut-être plus subversive) de la science, ce n'est pas nier toutefois la valeur des synthèses telle que celle de Robert. *Les révolutions du savoir* nous fournit en effet un cadre dans lequel nous pouvons évaluer non seulement l'œuvre de Foucault, de Piaget, de Freud et de Marx, mais également celle de penseurs aussi différents l'un de l'autre qu'Althusser, Carnap et Kuhn. Du reste, le travail de Robert nous met en présence du problème majeur des interrelations entre les divers aspects de toute problématique épistémologique, et particulièrement du rapport entre les idées et leur contexte social. Il faudra certainement des analyses minutieuses, mais les synthèses vigoureuses, comme celle de Robert, sont essentielles à la délimitation des frontières et à la préparation du terrain.

Département de philosophie
Université d'Ottawa